

ALFRED REBOUX Propriétaire-Gérant

ABONNEMENTS: Roubaix-Tourcoing: Trois mois. 13.50 Six mois. 26.00 Un an. 50.00

Nord, Pas-de-Calais, Somme, Aisne, trois mois. 18 fr. La France et l'Étranger, les frais de poste en sus. Le prix des Abonnements est payable d'avance. — Tout abonnement continue, jusqu'à réception d'avis contraire.

JOURNAL DE ROUBAIX

MONITEUR POLITIQUE, INDUSTRIEL & COMMERCIAL DU NORD

Le JOURNAL DE ROUBAIX est désigné pour la publication des ANNONCES LÉGALES et JUDICIAIRES

ALFRED REBOUX Propriétaire-Gérant

INSERTIONS: Annonces: la ligne. 20 c. Réclames: 30 c. Faits divers: 50 c.

On peut traiter à forfait pour les abonnements d'annonces. Les abonnements et les annonces sont reçus à Roubaix, au bureau du journal, à Lille, chez M. Guarré, Libraire, Grande-Place; à Paris, chez MM. HAVAS, LAFITTE et Co, 8, place de la Bourse; à Bruxelles, à l'OFFICE DE PUBLICITÉ.

Table with 2 columns: Item (e.g., 3 0/0, 4 1/2, Emprunt) and Price/Value (e.g., 66 30, 97 00, 104 12 1/2).

DEPECHE COMMERCIALES Service particulier du Journal de Roubaix. New-York, 24 novembre. Change sur Londres 4.84 1/2; change sur Paris, 5.17 1/2.

DEPECHE COMMERCIALES (continued) Havre, 24 novembre. Cotons: Marché très calme, sans changement, sailant. Liverpool, 24 novembre. Coton: Ventes 10,000 b. Marché calme.

Bulletin du jour On n'a voté hier que deux articles du projet de loi électorale. La discussion marche beaucoup plus lentement en troisième que en seconde lecture, et cependant les républicains prétendent qu'ils ont hâte d'en finir pour arriver à la dissolution.

à ce devoir expiquer le discours cité par M. Buffet. Selon lui, M. Thiers avait demandé l'élection des maires par les conseils municipaux, ce qui privait la candidature officielle de ses principaux agents. M. Gambetta a négligé d'ajouter que, depuis, M. Thiers avait précisément revendiqué pour lui la nomination des maires.

Une lettre du Comte de Chambord M. le comte de Chambord a adressé la lettre suivante à la famille de M. Th. Dezanneau, le député de Loire-inférieure, de ce jour le 5 novembre 1873.

Le Journal de St-Petersbourg répond à l'article publié le 21 de ce mois par l'Observer, au sujet de la question d'Orient. La feuille anglaise déclarait, on le sait, que si la guerre éclatait entre la Turquie et les puissances du Nord ou que l'Herzégovine fut occupée soit par l'Autriche seule, soit par l'Autriche unie à la Russie, l'Angleterre devrait intervenir en envoyant une flotte sur les côtes de l'empire ottoman.

Le duc de Modène. La plupart des journaux de Vienne s'occupent de la mort du duc de Modène. Le Fremdenblatt dit que François de Modène était le champion le plus infatigable et le plus énergique de la légitimité. Il représentait un courant politique avec une énergie qui ne se démentait jamais.

La petite armée réunie sous les drapeaux, de même il seconda plus tard ses conseils, et directement, les intérêts de son beau-frère, le comte de Chambord, et de son neveu Don Carlos. Grâce à l'excellente administration de son immense fortune, le duc François était un des princes les plus riches de notre temps. Il put faire, au moment décisif, de grands sacrifices pour le principe qu'il représentait, et un jour l'histoire dira que le dernier duc de la maison d'Autriche-Est a exercé, dans les dernières années de sa vie, une influence politique bien plus grande qu'à l'époque où il était encore le souverain des duchés de Modène, de Massa, de Carrare et de Guastalla.

Si, comme il y a lieu de le croire, la reine de Danemark et la princesse Thyra, sa fille, qui sont attendues à Paris le 5 décembre prochain, ne voyagent pas incognito, une grande fête sera donnée en leur honneur par le maréchal de MacMahon et la duchesse de Magenta.

Le Petit Lyonnais annonce que M. Emile Guyot, député du Rhône, a été, en vertu d'une commission rogatoire, interrogé par M. le procureur de la République de Versailles, au sujet du discours qu'il a prononcé dernièrement au banquet de Saint-Just.

Pendant qu'on réorganisait notre école archéologique de Rome, il fallait songer à l'installer dans un immeuble assez spacieux pour recevoir de nouveaux pensionnaires. Après avoir beaucoup cherché, on s'est arrêté au second étage du magnifique palais l'Arènes, dont le premier est occupé par la légation de France.

La commission des tabacs a décidé que le gouvernement pourrait étendre à sa guise les zones et fixer le prix des tabacs, mais sans avoir le droit de dépasser les tarifs actuels.

Divers journaux allemands discutent la question de savoir si le gouvernement allemand demandera à la Suisse l'extradition du comte d'Arnim, ancien ambassadeur à Paris, condamné, comme on sait, à trois mois de prison par le tribunal de Berlin, à la suite du procès célèbre qui lui avait été intenté par M. de Bismarck.

Toute la famille du prince de Bismarck est rassemblée en ce moment au chevet du comte Wend d'Eulenbourg, fiancé de la comtesse Marie, fille du chancelier de l'empire. Il paraît que les médecins désespèrent de sauver le malade, qui souffre, comme on sait, d'une fièvre typhoïde.

La mort récente de la princesse de Schwarzburg-Sonderhausen, arrière-petite-fille de l'empereur d'Allemagne, a donné aux journaux allemands un motif de rappeler le scandale que produisit, il y a quelques années, le mariage de la princesse Charlotte, sa fille, avec Henri Jude, palefrenier au service de la princesse, beau comme Antonouïs, et qui ne savait pas lire, comme Dupuis dans la Grande-Duchesse. Jude, dont la prin-

On se rappelle, utoria d'onges extraordinaires en faveur d' militaires originaires des pays inondés. Aux termes d'une dépêche récente adressée aux généraux commandant en chef les corps d'armée, le général de Cissey a décidé que les militaires de cette catégorie libérables le 31 décembre et qui, par application des circulaires précitées, se trouvent actuellement dans leurs foyers, pourraient y être définitivement maintenus.

La commission des tabacs a décidé que le gouvernement pourrait étendre à sa guise les zones et fixer le prix des tabacs, mais sans avoir le droit de dépasser les tarifs actuels.

L'Agence américaine publie cette nouvelle, que nous enregistrons sous toutes réserves. Le prince de Galles aurait été averti d'abréger sa visite dans l'Inde, la reine Victoria ayant résolu d'abdiquer dans le cas d'une guerre européenne.

La mort récente de la princesse de Schwarzburg-Sonderhausen, arrière-petite-fille de l'empereur d'Allemagne, a donné aux journaux allemands un motif de rappeler le scandale que produisit, il y a quelques années, le mariage de la princesse Charlotte, sa fille, avec Henri Jude, palefrenier au service de la princesse, beau comme Antonouïs, et qui ne savait pas lire, comme Dupuis dans la Grande-Duchesse. Jude, dont la prin-

On se rappelle, utoria d'onges extraordinaires en faveur d' militaires originaires des pays inondés. Aux termes d'une dépêche récente adressée aux généraux commandant en chef les corps d'armée, le général de Cissey a décidé que les militaires de cette catégorie libérables le 31 décembre et qui, par application des circulaires précitées, se trouvent actuellement dans leurs foyers, pourraient y être définitivement maintenus.

La commission des tabacs a décidé que le gouvernement pourrait étendre à sa guise les zones et fixer le prix des tabacs, mais sans avoir le droit de dépasser les tarifs actuels.

L'Agence américaine publie cette nouvelle, que nous enregistrons sous toutes réserves. Le prince de Galles aurait été averti d'abréger sa visite dans l'Inde, la reine Victoria ayant résolu d'abdiquer dans le cas d'une guerre européenne.

La mort récente de la princesse de Schwarzburg-Sonderhausen, arrière-petite-fille de l'empereur d'Allemagne, a donné aux journaux allemands un motif de rappeler le scandale que produisit, il y a quelques années, le mariage de la princesse Charlotte, sa fille, avec Henri Jude, palefrenier au service de la princesse, beau comme Antonouïs, et qui ne savait pas lire, comme Dupuis dans la Grande-Duchesse. Jude, dont la prin-

Feuilleton du Journal de Roubaix DU 25 NOVEMBRE 1873. — 21 —

VAISSEAUX BRULÉS PAR CLAIRE DE CHANDENEUX.

Voilà donc celle dont le haineux caprice dispose de ma destinée ! pensait Odette. — Rien ne l'abat, comment l'humilier ? pensait Coraly. Ce regard était une double morsure. — Mademoiselle, reprit Coraly d'une voix légèrement provocante, en faveur des liens de famille qui vont se nouer entre nous, ne ferez-vous la faveur d'accompagner chez moi monsieur votre oncle ?

événements ne faisaient qu'aggraver. Malgré toute sa dissimulation, un mot insultant fut peut-être venu à ses lèvres, si M. Clavel n'eût changé le cours de sa pensée par un brusque retour en arrière. — Je ne saurais laisser ma cousine remonter seule au château à pareille heure, dit-il en saluant Mme Turquet; veuillez permettre, madame que je l'y reconduise. Il sortit, la laissant pâle de colère derrière la petite porte, qu'elle referma violemment. — Qu'y a-t-il donc ? demanda le baron tout occupé en apparence à montrer le kiosque rustique à Mme Clavel. — Il y a, monsieur, répondit Coraly en s'efforçant de donner à son organe irrité l'accent de la plaisanterie, que Mlle de Montchenetz ayant refusé, en belle fantaisie qu'elle est, de mettre son orgueilleux petit pied sur le terrain de celle dont vous allez faire votre femme, elle aurait forcément repris seule le chemin de votre demeure, si son jeune cousin ne s'était hâté de remplir le rôle d'empressé cavalier que M. Firmerol laisse vacant auprès de sa fiancée. Mme Clavel sentit l'ironie. — Mais, je vais les rejoindre, dit-elle. — Bah ! fit le baron avec humeur,

cette petite fille qui, fort heureusement sera mariée dans trois jours, prend à tâche de contrarier mes plaisirs. — Cependant, mon cousin... Laissez passer ses bouderies, ma cousine. Et vous, chère belle, oubliez pour l'amour de moi les caprices déplorables de Mlle de Montchenetz. Mme Clavel n'insista pas : Coraly daigna sourire; le baron l'en remercia par une étreinte passionnée qui faillit faire éclater la blanche main grassouillette entre les gros doigts du vieil amoureux. On fit deux ou trois fois le tour de la petite propriété, sur laquelle la lune jetait, par échappées, des lueurs claires et tendres. La jeune veuve avait maintenu si habilement son admirateur sexagénaire dans les menues faveurs de l'amour éphémère que cette promenade, volée de mystère et parfumée de poésie, le grisa comme à vingt ans. Ravi, il l'eut prolongée outre mesure malgré la réserve de Coraly et la présence réfrigérante de Mme Clavel, si celle-ci n'avait manifesté nettement le désir de prendre congé de son hôte. D'ailleurs, il se faisait tard, son fils n'avait pas reparu, et nul amour juvénile ne troublait son cerveau positif. Quand la petite porte se rouvrit, ils trouvèrent Gontran, assis sur le rebord

du saut-de-loup, qui attendait sa mère en regardant les étoiles. — Que n'êtes-vous rentré, monsieur ? lui dit Mme Turquet d'un air aimable. Il s'inclina les lèvres muettes. — Ah ! se dit la future baronne de Montchenetz, encore un dont il faudra me venger. Lorsque la mère et le fils rentrèrent à Bréneroy, Gontran avait répondu à sa question inquiète : — Et Oette ? — Mlle de Montchenetz remontait seule la rampe; je l'ai rejointe au bout de quelques pas. Nous avons marché en silence. Peut-être ne voulait-elle pas me confier les motifs de son inimitié visible pour Mme Turquet. A la porte du château, elle m'a tendu la main en me disant : « Merci », et je suis descendu, ma mère vous attende au saut-de-loup. Ce que Gontran n'ajouta pas, c'est que la main qui lui avait offert sa cousine était à la fois brûlante et tremblante, et que si lui-même n'avait rien osé répondre au « merci » de la jeune fille, c'est qu'il avait craint de laisser disparaître, dans l'altération de sa voix, le trouble que lui causait cette émouvante soirée.

XI. Au troisième étage de la rue Saint-Placide, dans une des plus modestes maisons de cet honnête quartier, on voyait chaque matin une tête de vieille femme s'encadrer dans la fenêtre, entre trois pots de fleurs fanées, pour suivre du regard le plus longtemps possible un grand vieillard qui s'en allait d'un pas encore vif dans la direction de la Seine. La tendresse chaude qui brillait dans ses yeux affaiblis par l'âge, peut-être par le chagrin, l'inquiétude qui s'y révélait le soir quand, vers six heures, le grand vieillard ne reparaitait pas à l'angle de la rue, causant étés presque risible, tant il est passés dans nos mœurs de railler les Philémon et les Baucis, bien rares pourtant, qui nous montrent encore le touchant spectacle de leur persistante tendresse. Mais il y avait sur le visage ridé de cette femme tant de tristesse et de dignité que la moquerie, si tant est qu'elle vint à l'esprit, mourait sûrement sur les lèvres. Elle sortait à peine, travaillait beaucoup et ne s'accordait un peu de distraction que le dimanche, où, suspendue au bras de son mari, elle passait toute gaillardie devant les voisins, qui ne manquaient pas de dire : — Voilà Mme Firmerol contente, son

mari l'emmène promener. L'aime-t-elle assez, ce mari-là ? Oh ! oui, elle l'aimait; elle honorait en lui quarante ans de travail obscur et de probité rigide, de quarante ans de bonté souriante et de courageuse médiocrité. Ils avaient vieilli ensemble, espéré ensemble, souffert ensemble et pieux bien souvent dans les bras l'un de l'autre, quand la vie leur était dure. Et la vie ne les avait pas épargnés. De plusieurs enfants enlevés au berceau, il ne leur était resté qu'un fils, adoré entre tous, élevé par leur cœur, façonné par leur sainte ten-dresse. Pour lui, nul sacrifice n'avait coûté un soupir, nulle entreprise n'avait paru irréalisable. On lui savait assez d'intelligence pour parvenir très-haut. On ne croyait pas s'abaisser en servant de marchepied à sa jeune ambition. Quel but ne pouvait-il pas atteindre ? Il ne monta pas; il roula dans la paresse, le jeu, les dettes. Les malheureux parents n'y voulaient point croire. Leur Lucien... des dettes!... Le petit patrimoine englouti... le père désespéré... le fils en fuite!... Quand Mme Firmerol se souvenait de ces choses, elle pleurait tout un jour, et si amèrement, qu'elle en oubliait de getter, à six heures, le retour de son cher mari. (A suivre).